

# Sang et songe

(1983- 2001)

# I

Entre l'Orientale  
Elle dépose sur le sol  
Quelques perles vénéneuses  
Et la longue écharpe  
Du couchant

À son toucher le miel s'amollit  
Les abeilles tombent  
Quelque enfant disparaît  
Sous l'acacia vert sombre

Une volée de pas tinte encore sous les voûtes

Un temps  
L'oiseau Igue  
Comme un filin de métal  
Glisse  
S'élève

Du haut de la hauteur des songes  
Qui craindre ?

Un temps  
Pour qu'éclate le fruit sec

Là dans les maisons basses  
La porteuse d'eau la blanche statufiée  
Lentement se fissure

Passé l'Obscure

## II

Une à une  
Elle détachait les épines  
Légère de ses doigts  
Comme des mailles emmêlées  
Il n'y avait pas de sang  
Pas de larmes  
Simplement le vent passait sur son visage  
Et le lait  
De sa peau s'écoulait

### III

Ultime douceur  
De ce partage  
J'étais perdu dans votre traîne  
Et saoul à votre odeur

Ce parfum de fruit écrasé  
Votre lenteur un signe  
Vous invitiez que je me penche  
Dans cette ardeur ce hâle  
Où nous posions l'un et l'autre  
Les pas tremblants de la danse

Ces fleurs jetées sur le passage  
Et ces châles dans l'air

Tant de musique et tant de larmes

Mais vous glissiez dans la pénombre  
Joueuse à ce jeu de l'absente  
Et moi je vous croyais

## IV

Qu'y avait-il pour qu'on se blesse ?  
Simplement l'arbre  
À l'odeur exquise  
Cachait des serpents

## V

Penchée  
Prise à cette fascination lointaine  
Absente elle laissa glisser  
D'entre ses longs doigts minces  
L'anneau couleur de peau  
Pâle

Mais alors disparaîs dit-elle sans le savoir  
Éventée perdue  
Dans le peuplement des songes

La lumière vacillait  
L'âtre se couvrait de lichens  
Dans un bruit d'élytres froissées  
Passaient sous ses yeux comme des perles  
Les carabes dorés

## VI

De ce crépitement d'ailes  
Qui la laissa  
Désemparée  
Il y eut alors tant de chaleur  
Que la langue du messager  
Sécha contre son palais  
Des insectes s'échappèrent par milliers  
Hors de la cheminée sombre  
Où jadis  
Elle gravait dans la suie  
De noires métamorphoses

## VII

Petite gare étroite dont les fleurs sont si pâles  
Un temps  
Il n'y a plus de voyage  
Une femme sans yeux a déposé ses charges  
S'est figée  
Et l'enfant du quai  
Toute apprêtée comme dimanche  
Au blanc sourire d'automate  
S'est fendue  
Fil tendre rose trop clair  
Le bruit du souvenir dont la pointe grave  
Pas de vent



## VIII

Nuit la salamandre  
Eveille ses petits  
C'est l'alarme  
La lave  
Et la fièvre des marécages  
Là dans les Champs Atalantes  
Les flammes en filaments fusent  
Un éclair  
Le corps contracté de l'agnelle  
Retombe sans un cri

## IX

Mélaine  
Ne laisse à nul percer  
Ce que tu vis un soir d'orage  
Lorsque les maîtres étaient partis  
Quand le vin dans les fûts se mit à bouillir  
La hache tombant sur le sol  
Et la chatte retrouvée hagarde  
Sous l'armoire du salon  
Dont les cives jaunes  
Se détachent maintenant  
Comme des écailles

## X

Mais nulle autre ne voit la faille  
Qu'une enfant  
Attirée dans ces parages  
Par le silence

Au lendemain  
Le long du fleuve ensanglanté  
Les peuples des deux rives  
Armés de pales et de faux  
Ratissent la broussaille

On retrouve  
Les doigts accrochés à la touffe d'épines  
Une autre enfant  
Muette  
Que nul ne reconnaît

Quelqu'un la penche sur son épaule  
Quelqu'un l'attendrit sur la peau de son ventre  
Quelqu'un croit l'enivrer d'un bercement sourd  
D'une mourante consolation  
Quelqu'un la revêt d'une robe de femme  
Quelqu'un la pose dans un écrin

Les peuples  
À dater de ce moment-là  
Reviennent écouter  
Tomber de sa chevelure  
Le beau silence sombre

Comme l'hiver sans nom  
L'image le désert

Mais l'enfant  
À leurs chuchotements  
Garde toujours ouverts  
Ses yeux cernés de longues craquelures

Revenue chaque matin  
De convulsions nocturnes  
Et de l'errance

Où personne n'ose la suivre  
Ni même relever au lendemain  
La trace de son pied nu dans la vase  
Du fleuve

Dont on dit que maintenant  
L'or est devenu  
Intouchable

## XII

Et douce la déshabitée  
Celle dont les cheveux s'en coulent  
Elle dort comme l'enfant dort  
Lèvres bouffies respirant fort

### XIII

Tu es partout  
Tu brûles doucement dans les creux de ma nuit  
Tu te penches  
Tu te penches et l'odeur de la laine douce  
Tu me frottes la peau des joues tu m'enfouis  
Tu viens le jour et tu reviens le soir  
Hanter mon rêve ou les mouvements oubliés de mon  
corps  
Un peu comme l'eau un peu comme la forêt  
Tu te laisses boire  
C'est comme si de toujours je t'avais reconnue  
Toute petite et toute longue silhouette  
Toi pour qui la place en moi est depuis si longtemps  
creusée  
La chaleur tant de bras tant de jambes  
Toi ma sœur et mon enfant et ma mère  
Ma toute infinie familière  
Tu me mets au monde  
Et tu perces mes paupières  
Et tu laves le sommeil séché

## XIV

Replié comme en songe  
Sous les lobes de l'ombre  
Où tu te terres  
Enfant  
Des mélopées la mère  
Dans le ventre tu donnes des coups  
D'allégresse

*I* Et toujours dos tourné devant la fenêtre avec ses cheveux qui tombent la jeune fille contemple s'extasie on voit dans un coin de la chambre un essaim de phalènes perdant leurs couleurs derrière la vitre des oiseaux passent avec la lenteur du temps une embarcation glisse entre les rideaux d'arbres ses occupants sont endormis ne les réveillez pas dit-elle ne les épinglez pas sur l'image avec votre aiguille ensanglantée au-dessus de la poutre faîtière dans la mansarde sous le toit le vieil homme qui a la tête folle profère dans son demi-sommeil des invocations rugueuses chargées d'astres Orion Bételgeuse parfois il tend la main vers la lucarne ou il rit tout seul la chatte glisse dans l'entrebâillement de la porte descend sans bruit l'escalier sombre et s'établit sur le sofa d'hiver à l'angle de son iris félin de fines coulures ressemblent aux écailllements de la peinture le pinceau de l'eau sur le sable le sang et le songe



## XVI

Femmes de l'horizon vous venez sur le fleuve baigner vos cheveux dans la lumière d'ambre le soleil roule comme une meule orange et je vous vois cambrées hautes lointaines traçant de fins fils d'or dans le poudrolement sombre cependant qu'une voix égarée ivre une voix chante dans la rumeur du soir chante éternellement s'ignore laveuses de soies d'eau vous êtes le feu et la cendre le murmure et la mélodie tremblantes vous gravez vos silhouettes sur les ciels les palais les berges des fleuves mourantes vous évanesciez longues comme des mantes vous déployez sans fin vos bras souples et languides tandis que la ténèbre vous gagne la nuit peu à peu vous dévore princesses en cet éloignement j'aimerais tant vous prendre vous figer vous tenir à portée mais les mots tombent de ma bouche je suis homme depuis trop longtemps enfermé de mémoire et perclus de la chair j'ai vu j'ai entendu j'ai saisi sans y croire votre danse au passage du jour ce contour de la vie ce chavirement ce faste et tant de silence tout à coup pour mourir et pour vivre